

C'était un tumulte incroyable sur cette place si calme un moment auparavant. De minute en minute, de seconde en seconde, la foule grossissait, et les cris augmentaient; mais comme vous vous rappelez que nous ne comprenions pas le français, nous ne savions pas ce que voulaient dire toutes ces clameurs et tout ce tumulte.

« Le pape ! le pape ! » le pape ! s'écriaient sur tous les tons les enfants et les femmes, en ouvrant de grands yeux et en levant de grands bras, tandis que tous les balcons et toutes les fenêtres se garnissaient de têtes curieuses et effarées. Pas une maison ne restait fermée. Les charrettes et les paysans, arrêtés sur la place, formaient des groupes compactes et pittoresques, tandis que les garçons du café et quelques habitués, en train de jouer au billard dans le fond, se précipitaient dans la rue pour avoir des nouvelles, et restaient la bouche ouverte, comme s'ils avaient entendu dire que le soleil s'était arrêté.

Le pape ? Le pape ? nous répétions-nous les uns les autres ; qu'est-ce que cela veut dire ?—Et, avisant un des garçons qui venait de grimper sur une des tables pour mieux voir, nous lui fîmes comprendre notre curiosité.

Le garçon prit deux clefs dans sa poche, se fit sur la tête avec les deux mains une espèce de tiare, s'assit gravement sur une chaise et dit avec une sorte de respect : Le Pontife !

Ah ! nous dit en espagnol C... qui était le plus perspicace de nous tous, (c'est pour cela qu'il fut plus tard député) le pontife, le pape !

—Oui, monsieur, reprit en français le garçon, le pape, Pie VII !

Pie VII, le pape ! nous écriâmes-nous sans pouvoir comprendre ce que nous entendions. Que diable le pape fait-il en France ? Pourquoi n'est-il pas à Rome ? Est-ce que les papes voyagent ? Le pape à Montélimart !

Ne vous étonnez pas de notre incrédulité. A cette époque, on ne publiait pas autant de journaux qu'aujourd'hui ; je crois que, dans toute l'Espagne il n'y en avait qu'un, grand comme une feuille de papier à lettre. L'instruction était beaucoup moins répandue, et la grande majorité des Espagnols lisait à peine et pensait moins encore. Pour nous, le pape était un être surnaturel, et non un individu en chair et en os comme les autres. Nous entendions encore résonner à nos oreilles ces mystérieuses paroles, avec lesquelles notre mère et notre maître d'école avaient bercé notre enfance : « Le pape est le vicaire de Jésus-Christ, et son représentant sur la terre. Son autorité est infaillible, et ce qu'il détache ou unit ici-bas restera détaché ou uni dans le ciel. » Enfin, pour la plupart des Espagnols, catholiques profondément convaincus et attachés à nos vieilles croyances, le pape n'était pas ce qu'il est aujourd'hui pour bien des gens : le pape était le Saint-Père, le chef de l'Eglise, la personnification auguste et sacrée de la religion catholique.

Je crois m'être expliqué ! Je crois que vous aurez compris tout le respect, toute la vénération, tout l'émotion qui s'empara de mes compagnons, en entendant dire que le Souverain-Pontife était dans un village de France, et que nous allions nous trouver devant lui.

\* \*

En effet, à peine sortis du café, nous aperçûmes dans un coin de la place à l'endroit où la foule était la plus épaisse, une vieille chaise de poste, couverte de poussière, arrêtée devant une maison de peu d'apparence, et gardée par quatre gendarmes à cheval, dont les sabres nus brillaient au soleil. Plus de cent personnes étaient autour de la voiture, contemplant, la bouche ouverte, ce spectacle inconnu, à quelques pas des gendarmes qui, s'ils leur permettaient de regarder, ne permettaient à personne de s'approcher davantage de la porte de la maison devant laquelle Pie VII avait mis pied à terre, pendant qu'on changeait les chevaux.

En voyant nos uniformes, les gendarmes nous montrèrent un peu plus de considération qu'au reste de la foule, et ils nous

permirent de nous approcher de la porte, sans pourtant nous en laisser franchir le seuil. Grâce à cette tolérance, nous étions devant la foule contenue à quelques pas de nous par les chevaux des gendarmes, et nous pûmes voir parfaitement le groupe arrêté sous la porte de la maison.

Figurez-vous deux vieillards courbés par l'âge, couverts de sueur et de poussière, brisés de fatigue, épuisés de chaleur, respirant à peine. Ils étaient assis sur deux vieilles chaises de paille, et buvaient un peu d'eau dans un verre que l'un passa à son compagnon, après l'avoir vidé à moitié. Leurs vêtements de prêtres, dont l'un était entièrement blanc et l'autre couleur pourpre, n'avaient rien de luxueux ni de riche, au contraire ; ils paraissaient vieux et misérables, à cause de la poussière et des impuretés qui les couvraient. Aucun signe ne pouvait nous révéler lequel de ces deux vieillards était Pie VII, puisque nous n'entendions rien aux distinctions de leurs costumes ; et malgré cela, la même pensée nous saisit à la fois : c'est le plus grand !—Et savez-vous pourquoi cette pensée nous vint ?

Parce que son compagnon pleurait et que lui restait calme et impassible ; parce que sa tranquillité annonçait qu'il était le martyr, parce que son humilité révélait qu'il était le roi.

Quant à son visage, il me semble que je le vois encore. Figurez-vous un vieillard de plus de soixante-dix ans, d'une taille élevée et majestueuse, bien que légèrement courbée par les années. Son visage, marqué de rides peu nombreuses mais profondes, offrait un aspect d'ascétisme et d'austérité, adouci par l'expression d'indulgence et de bonté que respiraient ses lèvres épanouies. Un nez droit et mince, des yeux doux et profonds, en même temps qu'encore perçants, des cheveux clair semés et blancs comme la neige, complétaient cette physionomie imposante et lui imprimaient je ne sais quel cachet de douceur et de fermeté, de simplicité et de grandeur qui laissaient l'âme émue, en présence de cette majesté aussi souveraine et aussi imposante—déchue et tombée—qu'au temps de sa splendeur et de sa toute puissance.

Le prêtre qui l'accompagnait, moins âgé que lui, devait être un cardinal ; l'expression de son visage était plus énergique, mais aussi plus affligée. Tout en lui révélait un homme aux pensées vastes et profondes, aux décisions rapides et assurées. C'était un diplomate, plus qu'un apôtre.

\* \*

Mais le spectacle auquel nous assistions était-il vrai ? Était-ce bien le Souverain-Pontife, le pape Pie VII, ce prisonnier qui affrontait toutes les rigueurs de l'été, toutes les ardeurs d'un soleil de feu, entre deux soldats grossiers et barbares, sans autre escorte qu'un cardinal, sans autre abri que la porte d'une auberge, sans autre trône qu'une chaise de paille !

Nous nous regardâmes et la même pensée nous traversa l'esprit. Un événement aussi extraordinaire, un bouleversement aussi immense, un drame aussi terrible ne pouvait être que l'œuvre d'un seul homme. Lui seul était plus extraordinaire, plus immense, plus terrible que le spectacle qui frappait nos yeux. Le nom de *Napoléon* courut sur toutes nos lèvres. C'était *Napoléon* qui, nous aussi, nous retenait prisonniers en France ? C'était *Napoléon* qui avait bouleversé l'Orient, allumé le feu de la guerre dans notre pays, renversé ou ébranlé tous les trônes de l'Europe. Ce devait être lui qui avait arraché le pape de la chaire de saint Pierre, et le promenait ainsi entre quatre de ses soldats, à travers son empire, comme jadis le peuple juif promenait le Rédempteur à travers les rues de la cité déicide.

Pie VII nous aperçut enfin ; et sans doute reconnut que nous étions des étrangers et prisonniers comme lui ; car après avoir dit quelques mots au cardinal, il attachait sur nous un regard long et expressif.

Sur ces entrefaites nous entendîmes résonner derrière nous les doux accents d'un fandango. C'étaient nos compagnons qui

revenaient avec nos billets de logement et nous annonçaient ainsi leur retour, car j'ai oublié de vous dire qu'avant de quitter le Catalogue, nous avions acheté deux guitares, sur lesquelles ils accompagnaient avec un brio tout espagnol cette chanson du pays absent.

Au son de cette musique, au refrain du couplet qui la suivit, le pape leva de nouveau la tête et nous regarda avec plus d'attention. L'Italien, le musicien, avait reconnu l'air : Il savait que nous étions Espagnols.

Être Espagnol avait une bien autre signification en ce temps-là qu'aujourd'hui ! C'était être les vainqueurs du géant au siècle, être les soldats de Bailen et de Saragosse ; les défenseurs de l'histoire, de la tradition de la foi antique, les soutiens de l'indépendance des peuples, les soldats du Christ, les croisés de la liberté ! C'étaient beaucoup d'illusions que nous nous faisions, mais pouvait-il en être autre ? Toujours est-il qu'en nous reconnaissant, le visage du pape se colora subitement, et qu'un rayon d'enthousiasme brilla dans ses yeux. Pour nous, comprenant toute la prédilection qui régnait dans le regard dont nous honorait le Souverain-Pontife, nous tâchâmes de lui exprimer, par nos gestes et par notre attitude toute la vénération et toute la piété que nous inspirait sa présence. Presque instinctivement nous nous découvrimmes, ce qui surprit beaucoup les Français qui nous entouraient et gardaient leur tête couverte, et nous portâmes la main à notre poitrine, comme attendant sa bénédiction. Le pape leva les yeux au ciel et nous vîmes ses lèvres murmurer une prière.

Nous sentions qu'une bénédiction de sa main nous aurait compromis auprès de la population barbare qui nous entourait ; nous sentions qu'en nous entendant le cri de « Vive le pape ! » qui nous brûlait les lèvres, nous aurions compromis la sûreté de Pie VII... Car j'ai oublié de vous dire que la foule qui inondait la place voyait avec une satisfaction orgueilleuse ce dernier triomphe de la révolution sur ce qu'ils appelaient le cléricalisme, et allait jusqu'à insulter l'auguste captif, non seulement par sa curiosité indiscrète, mais par ses sarcasmes et ses gestes menaçants.

\* \*

Sur ces entrefaites, un mouvement se produisit dans cette foule : et, dans l'espace laissé libre par les gendarmes devant la maison, apparut une femme du peuple, beaucoup plus âgée que le pape ; une pauvre vieille centenaire, pauvrement mais très proprement vêtue. Ses cheveux étaient blancs comme la neige ; tout son pauvre corps courbé en deux tremblait de vieillesse, en même temps que d'émotion ; et, les larmes aux yeux, l'attitude suppliante, elle portait dans ses mains une corbeille d'osier pleine de superbes pêches, dont les tons vermeils et dorés tranchaient avec les feuilles vertes qui les couvraient.

Les gendarmes voulurent l'arrêter ; mais elle les regarda avec tant de douceur et d'humilité ; son attitude était si calme ; son extérieur si inoffensif et si bon ; son âge inspirait tellement le respect ; il y avait une telle sincérité dans l'acte de dévotion qu'elle accomplissait ; on y sentait si bien ce culte passé qui, fidèle à ses croyances, venait saluer le vicaire de Jésus-Christ au milieu de son chemin des douleurs, que les soldats de la révolution et de l'empire sentirent que cette charité d'un autre âge, cet hommage d'un cœur inoffensif, ne diminuaient et n'obscurcissaient en rien les triomphes du conquérant de l'Europe et ils laissèrent la pauvre femme du peuple pénétrer sous ce portail, qui nous remettait en mémoire celui où de pauvres pasteurs vinrent aussi apporter leurs humbles offrandes au fils du Dieu vivant.

La scène fut touchante, entre la chrétienne et le pontife.

La pauvre vieille se mit à genoux et, sans prononcer une parole, présenta la corbeille de fruits à l'auguste prisonnier.

Le pape essuya de ses mains sacrées les larmes qui baignaient le visage de la sainte femme ; et au moment où elle s'inclinait pour baiser le pied du Saint-Père, celui-ci

posa sa main sur ces pauvres cheveux blancs humiliés, et leva l'autre vers le ciel, dans l'attitude inspirée d'un prophète. « Vive le pape !... Vive le pape !... » ne pûmes-nous nous empêcher de nous écrier dans notre idiome espagnol, en faisant un pas vers la porte.

Pie VII entendit ce cri, se leva, étendit vers nous ses mains et nous bénit une fois, puis deux, puis trois.

Un soudain murmure retentit derrière nous et nous fit retourner la tête, craignant pour la sûreté du Saint-Père, et croyant que les Français, indignés de notre audace, se préparaient à nous le faire payer cher.

Mais quelle fut notre stupéfaction en voyant les gendarmes, les hommes du peuple, les femmes, les enfants, tout le village enfin, agenouillés, le front dans la poussière, la tête découverte, les yeux baignés de larmes et s'écriant enfin, comme nous : « Vive le pape !... »

Alors, la consigne fut violée et la population envahit le portail, en demandant au pape sa bénédiction.

Celui-ci prit un des rameaux verts qui couvraient les fruits, que lui tendait encore la pauvre vieille femme, le porta à ses lèvres et le baisa.

La foule alors s'empara des fruits comme s'ils eussent été des reliques. Le pape, tromblant d'émotion, embrassa avec un sourire divin la pauvre femme sur le front ; puis traversant lentement la place, au milieu de la population agenouillée des deux côtés sur son passage. Il bénit une seconde fois cette foule courbée devant lui, et monta dans la chaise de poste. Les gendarmes, honteux, de leur faiblesse qui avait toléré cette scène, refermèrent la portière sur lui et entourèrent la voiture qui se mit en route. L'escort s'ébranla, et bientôt tout disparut dans un nuage de poussière, comme si cette scène n'avait été qu'un rêve et cet imposant spectacle, une vision.

\* \*

Cinq ans après les événements que je viens de vous raconter, Napoléon se vit obligé par la force de l'opinion publique, de mettre le pape en liberté.

Le Souverain-Pontife passa de nouveau où les prisonniers espagnols l'avaient rencontré, et voilà comment, selon Châteaubriand, la France reconduisait le successeur de saint Pierre.

« Pie VII cheminait au milieu des cantiques et des larmes, au son des cloches qui sonnaient à toute volée, et aux cris mille fois répétés de « Vive le pape ! vive le chef de l'Eglise ! » Dans les villes, il ne restait, qui ne se pressaient pas sur son passage, que ceux qui ne pouvaient pas marcher, et les pèlerins passaient la nuit dans les champs à attendre le passage du Saint-Père. Telle est sur la force de la hache et du sceptre, la supériorité du pouvoir du faible lorsqu'il est soutenu et renforcé par la religion et le malheur. »

PIERRE.

(Traduit de l'espagnol, de Pedro de Alarcón.)

**Un conseil.**—La femme d'un cultivateur américain a fait des expériences sur l'emploi des savons, et elle a découvert qu'en ajoutant à une livre de savon, trois quarts d'once de borax que l'on fait fondre dans l'eau sans le faire bouillir, on épargne la moitié de la dépense de savon et les trois quarts du travail de lessive, et que le linge lessivé acquiert plus de blancheur. En outre, l'action caustique du savon se trouve neutralisée ; la peau des mains éprouve une sensation particulière et devient douce et soyeuse.

**GRANDE DÉCOUVERTE.**—Lorsque des chimistes et des médecins éminents annoncèrent que, par le mélange de quelques remèdes reconnus très efficaces, ils avaient découverts un remède qui pouvait guérir un grand nombre de maladies pour lesquelles presque toutes les autres médecines peuvent être mises de côté, ils furent traités de charlatans, mais des preuves de son mérite ayant été prouvées son efficacité, aujourd'hui ces mêmes médecins et chimistes sont honorés pour la découverte de ce remède excellent qu'on appelle les AMERA DE HOUBLON.

—Democrate.